

La tentation de l'euphorie : peut-on vivre heureux aujourd'hui ?

Introduction

Une mode déjà est en train de se faner : celle des « flash-mobs » ! Elle consiste à se rassembler rapidement en un endroit de la ville, dans un magasin de disques ou une librairie, pour y poser un acte absurde : par exemple commander un titre qui n'existe pas. Il suffit d'utiliser son téléphone portable pour rassembler en un seul lieu le plus de gens possibles, et cela en un temps record. Se rendre à trois cents dans un magasin de tapis, demander les uns après les autres au gérant éberlué s'il a encore en stock un « tapis d'amour d'Afghanistan ». Puis s'en aller le plus naturellement du monde, sans rien préciser.

L'intérêt de ce genre de blague ? Il n'y en a pas. Le but consiste justement à cesser d'agir par intérêt. Après les Etats-Unis, l'Europe s'y est mise elle aussi : à Paris, des dizaines d'inconnus se sont effondrés à terre, l'un après l'autre, juste à l'entrée du Louvre. Ils sont restés couchés quelques instants. Puis se sont relevés et s'en sont allés, hilares. Le mouvement possède son théoricien, un certain Howard Rheingold qui, dans son livre « Smart mobs » (mobilisations élégantes), explique que le but de l'exercice n'est pas politique, et qu'il n'a aucun intérêt économique : le but est créatif, théâtral et *festif*.

Festif ! tel est bien le caractère de ces flash-mobs. Il n'y aurait somme toute rien à redire, si ce n'est que ce genre de manifestation ajoute une couche à l'hyper-festivité ambiante. Une couche supplémentaire à nos divertissements qui s'enchaînent durant l'année : fête du goût, fête des sens, fête du livre, fête de la musique irlandaise, fête de la musique française, fête de la musique française du sud, de l'ouest et du nord, de la musique classique, fête de la musique en montagne sous tente, fête de la fête, et jusqu'à l'organisation d'un « Festival » de philosophie.

Les flash-mobs sont peut-être l'un des signes qui indiquent un changement significatif dans notre quête du bonheur.

Je voudrais d'abord relever quelques éléments de cette explosion festive, en montrer deuxièmement trois paradoxes ; analyser ensuite la racine de cette nouvelle relation au bonheur, et conclure sur trois petites notes constructives.

1. *L'explosion festive*

L'idée de bonheur, disait Saint-Just, est une idée neuve en Europe. Elle date du XVIII^e siècle. Probablement ! Mais de quelle idée parlait-il ? Cette idée tient en trois thèses.

Première thèse : L'homme *peut* être heureux sur terre. En réaction au christianisme, il n'y a plus de tare originelle et la nature est bonne absolument. L'homme est supposé ne pas avoir de faiblesse, car il est totalement maître de lui-même et de son avenir : il peut avoir une confiance infinie (on pense à Jean-Jacques Rousseau).

Deuxième thèse : Mais l'homme n'est *pas encore* heureux. Pour y atteindre, l'homme compte sur le pouvoir de la technique qui le rendra comme « maître et possesseur de la nature » (Descartes), et assurera sa domination, et aussi son bonheur, car celui-ci est à portée de main.

Oui, à portée de main ; reste à en fournir le calendrier : *quand* donc le bonheur se réalisera-t-il ?

C'est la troisième thèse, qui présentera deux variantes successives :

Variante 1 : Le bonheur est pour *plus tard*. En réponse à la douleur, au doute et à la souffrance, on n'attendait plus une consolation dans l'au-delà, mais une amélioration ici-bas : le bonheur est seulement renvoyé à plus tard. L'idée de progrès remplace celle d'éternité. Le drame avec cette thèse (qu'on pense au marxisme), c'est que le paradis attendu était *toujours* pour *plus tard*. En fait la souffrance réelle a offert un cinglant démenti à ces idéologies du bonheur collectif.

Or nous autres, impatients enfants du XXI^e siècle, n'acceptons plus un tel délai entre l'annonce de la promesse et sa réalisation ; depuis une grosse quarantaine d'années, disons depuis Mai 68, le bonheur a pour exigence que celui-ci adienne sans retard : sous le couvercle de la morale bourgeoise, il faut procurer un assouvissement à la fraîcheur des désirs : « Sous les pavés, la plage ! » Voilà une partie du rêve qui a formaté la génération des sixties !¹

Toujours est-il que, depuis Mai 68, la troisième thèse s'est déplacée, et se présente sous une autre forme. Variante 2 : le bonheur est possible *tout de suite*. L'ancienne utopie des révolutionnaires romantiques annonçant un bonheur à venir, a fait place nette à un bonheur sans délais. Il suffit de l'organiser avec un peu d'imagination.

Ces trois thèses expliquent les tentatives de réalisation du bonheur, auxquelles se rattachent les flash-mobs décrits plus hauts, et les innombrables explosions festives rassemblant des milliers de personnes, dont la dernière en date est celle des « bottellons » qui font tache d'huile en Europe, ces saouleries expresses, importées d'Espagne, où les organisateurs se disent seulement des

1. Voir le livre déjà ancien de Luc FERRY, Alain RENAUT, *La pensée 68*, Paris 1988.

« facilitateurs » rendant la rencontre possible, grâce au web. Mais sur le terrain, pas de service sanitaire, pas de WC ni d'infrastructure, et des monceaux de détritiques que la voirie se charge à grands frais d'évacuer le lendemain.

Tout cela n'est qu'une manifestation d'une puissante séduction : l'euphorie du *fun*, dont voici une longue et remarquable description :

Lointain descendant du flegme britannique, proche cousin du *cool*, le *fun*, ce terme d'origine anglo-saxonne issu de l'univers des loisirs et de l'enfance, n'est pas une morale de l'amusement et encore moins du dérèglement de tous les sens. Il constitue au contraire un système de tri qui permet d'isoler au sein de la vie ordinaire un pur noyau de plaisir ni trop fort ni trop faible qui n'ait aucune conséquence négative et nous propulse dans un univers de sensations agréables. Tout peut devenir *fun*, c'est-à-dire l'objet d'une effervescence légère, le sexe comme la chasteté, un mariage comme un voyage, une religion comme un engagement politique pourvu qu'on ne s'y brûle pas (...).

À cet égard le *fun* est contemporain du virtuel et témoigne comme lui de la même volonté de dématérialiser le monde, de bousculer les frontières de l'espace et du temps. C'est un peu de cette dimension que retrouvent les sports de glisse : le *surf* qui épouse les vagues pour mieux se jouer d'elles, le *roller* qui transforme l'asphalte en un long ruban lisse parcouru d'ombres à l'élégance prodigieuse qui se faufilent entre les piétons et se rient des obstacles ; le *free-ride* en montagne qui fait du skieur un oiseau capable de danser dans le vide, de survoler les barres rocheuses, de caresser la poudreuse. Merveille de ces prouesses : effacer le corps au moyen du corps, atteindre à l'apesanteur. Univers d'esprits et de farfadets [petits lutins gracieux], de passe-murailles pour qui les lois de la gravité n'existent plus et qui fluidifient la matière. Il ne faut pas peser, il faut planer. Rêve de l'homme désengagé et désencombré qui privilégie la sensation sur l'expérience, le frôlement sur l'enracinement. Le réel dans son épaisseur n'est convoqué que pour être mieux éludé.

Et de même que l'on peut désormais chanter en duo avec Elvis ou jouer dans un film de Bogart, grâce aux techniques virtuelles, le *fun* nous plonge dans l'enchantement du conte de fées : le désir y triomphe de toutes les épreuves et rencontre sans peine sa satisfaction. L'univers a perdu de son aspérité, s'est réduit à une surface, à des formes, à des images. On peut donc tout essayer à condition que rien n'ait d'importance.

Tel est le *fun* : l'utopie d'un allègement total qui permet toutes les voluptés en esquivant tous les malheurs. Avec lui la vie devient un jeu pour lequel nous n'avons aucun prix à payer².

2. Pascal BRUCKNER, *L'euphorie perpétuelle*, Paris 2000, p. 113-114. La première partie de la présente étude s'inspire généreusement de l'analyse pertinente de Bruckner.

Pour nous tous, occidentaux, le mouvement de recherche du bonheur à tout prix s'est donc accéléré depuis quelques années : le XIX^e siècle nous avait fait passer du bonheur comme *fin* naturelle (ou surnaturelle) au bonheur entendu comme *droit*, puisqu'il a revendiqué un « droit au bonheur » après des siècles où le christianisme l'avait placé hors de portée des forces naturelles de l'homme ; mais notre génération a franchi un nouveau pas, en passant récemment de l'idée de bonheur comme *droit*, au bonheur comme *impératif* : je me *dois* au bonheur et on me le doit. « Soyez heureux ! », telle est la moderne injonction.

« Tous les hommes désirent par nature être heureux » avait dit le vieil Aristote. « Tous les hommes se *doivent* au bonheur » rétorque notre dernière modernité. Telle est la nouveauté : par « devoir de bonheur », il faut entendre « cette idéologie propre à la deuxième moitié du XX^e siècle et qui pousse à tout évaluer sous l'angle du plaisir et du désagrément, cette assignation à l'euphorie qui rejette dans la honte ou le malaise ceux qui n'y souscrivent pas³. »

Que tel soit le nouveau mot d'ordre, on en découvre de nombreux signes : aucun moment de silence ou de vide n'est tolérable, qu'on ne transforme aussitôt en excitant. Les organisateurs de rencontres sportives ne peuvent plus se contenter de mettre sur pieds des prestations de qualité, ils doivent aussi veiller à ce que le public ne s'ennuie pas un instant. Lors du tournoi de Flushing Meadow, Roger Federer et les autres professionnels de tennis devaient supporter durant les trois minutes de récupération, d'être assommés par une sorte de musique (disons du son rythmé) de manière à interdire aux spectateurs de jamais laisser retomber la pression du spectacle. Le monde entier a dansé au rythme du sirtaki entre deux finales d'athlétisme lors des JO d'Athènes. Et le sommet semble avoir été atteint dans les récents JO de Pékin, lors de matchs de beach-volley, des matchs peu inventifs au demeurant, où les « pum-pum girls » coloraient le terrain entre chaque manche, et où une musique de marteau-piqueur assaillait joueurs, spectateurs et téléspectateurs entre chaque remise en jeu, pour ne s'interrompre qu'au tout dernier instant, lorsque la balle se levait pour la frappe de service. On imagine difficilement aller plus loin dans l'organisation de chaque seconde de béatitude pour tous.

2. Trois paradoxes de la nouvelle idée de bonheur

Le bonheur s'est transformé en divertissement imposé, dont les conséquences ne sont pas anodines. Voici trois paradoxes, déjà analysés par Pascal Bruckner.

3. *Ibid.*, p. 16.

2.1. *Devoir réaliser un bonheur dont on ne sait pas ce qu'il est*

Le premier paradoxe tient à l'imprécision du terme « bonheur », car chacun ne met pas sous le même terme le même concept. C'est là une difficulté ancienne bien sûr, mais la difficulté redouble sitôt que nous sommes soumis à *l'impératif* du bonheur : d'un côté nous sommes *soumis* à l'impératif du bonheur comme à un devoir, d'un autre côté nous sommes *empêchés* de l'atteindre, car nous ne savons pas ce qu'il est. Nous voilà à la fois soumis à l'impératif et angoissés, car nous ne sommes jamais certains que l'état atteint soit vraiment celui que nous cherchions. L'état éprouvé risque toujours de ne pas être le bonheur. D'où le paradoxe d'un devoir-être ce qu'on ne connaît pas.

Ce flottement angoissé et frénétique engendre des stratégies diverses qui tentent de nous y soustraire. La première consiste à faire comme les autres. Le conformisme devient rassurant, entendez l'alignement sur le plaisir majoritaire : regarder l'eurofoot à la télévision, ou la guerre d'Irak en direct ; on y vise l'allègement pour tous.

Deuxièmement, l'envie un peu jalouse à l'endroit des vedettes, qui paraissent vivre un état de bonheur enviable (au point que tout le monde rêve de passer à la TV). Cependant, comme pareille réussite paraît insolente en contraste avec la vie modeste que mène la majorité des gens, les journaux « people » se repaissent des malheurs sentimentaux des vedettes adulées (chanteurs et chanteuses, présentatrices du journal télévisé, gens du monde et du jet set). Les journaux de boulevard, surtout les « gratuits » se complaisent de leurs misères de santé ou de leurs déboires privés, comme pour venger le peuple de n'en être pas.

D'une autre manière, les télévisions s'emploient à organiser le vide, en propulsant sur le devant de la scène des jeunes hommes et jeunes femmes, des « quelconques », enfermés quelques semaines dans un loft, ou engagés à devenir des stars d'Academy ou des « nouvelles stars ». Parmi les gens qui deviennent ainsi célèbres dans le monde, il y a certes ceux qui le deviennent par leur talent, sportif ou musical, et c'est tant mieux. Mais il est apparu récemment une toute nouvelle caste de vedettes qui n'ont plus de nom : on les reconnaît désormais à leur seul prénom ; ils forment la fluctuante cohorte de tous ceux qui sont célèbres... parce qu'ils sont célèbres.

2.2. *L'impossible impératif du bonheur engendre un nouveau malheur*

Le deuxième paradoxe tient au fait que cette quête frénétique du bonheur, cette légère effervescence du *fun*, a rendu notre génération allergique à l'idée même de souffrance. D'un côté, on évacue la souffrance, mais d'un autre côté on la réintroduit chaque fois que la béatitude n'est pas au rendez-vous ! Si le

but de la vie est le bien-être, la moindre résistance est amplifiée, et considérée comme un intolérable malheur, une agression personnelle.

L'exemple de la santé en est l'illustration la plus frappante. En cherchant l'absolu bien-être, nous voilà concentrés sur nous-mêmes: invités à repérer en nous le moindre écart, à nous mettre en position de ne jamais nous oublier. Nous voilà mis en demeure de racheter notre imperfection et d'exiger une scrupuleuse inspection de nous-mêmes: préparer son bronzage ou mincir en prévision des vacances devient l'équivalent d'une rédemption morale; perdre deux kilos fait l'effet d'une victoire sur soi-même. Nous voilà conduits au malheur par l'incessante préoccupation de nous-mêmes: « Carnos professeurs de bien-être, qu'ils soient religieux, psychologues, philosophes ou médecins, sont de gentils inquisiteurs qui tarissent en chacun la principale source de joie: le détachement, l'insouciance, l'omission des petits maux quotidiens⁴. »

La conséquence? C'est que le malheur réside dans cette *crise de l'ajustement*: ajustement obligatoire et impossible. C'est pourquoi la maladie du siècle restera bien l'ulcère et l'infarctus: « Il ne s'agit pas de savoir si nous sommes plus ou moins heureux que nos ancêtres » ou que d'autres peuples. Simplement, notre idée du bonheur a tellement varié que « nous constituons probablement les premières sociétés dans l'histoire à rendre les gens malheureux de ne pas être heureux », nous autres, « les galériens du Plaisir⁵ ».

2.3. Un « bonheur » qui rend victime et complice

Le troisième paradoxe découle du précédent: si le devoir de bonheur est un impératif à réaliser soi-même, sans délais et par ses seules forces, nous voilà aussitôt *coupables* du moindre échec, alors même que l'échec est *inévitabile*.

Pourquoi? Dans la volonté frénétique de réaliser le bonheur dans sa plénitude et sans délais, toute résistance qui fait obstacle produit davantage qu'un désagrément: elle génère la souffrance. « Dès lors que le but de la vie est (...) le bien-être, le moindre désagrément nous heurte comme un affront⁶. » Or si nous sommes garants de notre propre bonheur, nous voilà du coup *coupables* de nos propres revers. L'homme contemporain est donc coupable de ne pas être bien; le voilà à la fois *victime et complice*.

Mais comment en sommes-nous arrivés à ce point? En effet, cette tentative de l'euphorie n'est pas « individuelle »: elle est culturelle, donc généralisée. Alors comment notre culture en est-elle arrivée à ce point d'euphorie

4. *Ibid.*, p. 78.

5. *Ibid.*, p. 86.

6. *Ibid.*, p. 52.

perpétuelle? Pascal Bruckner, dans son très bon livre, est allé jusque-là, remarquable dans la description du phénomène d'euphorie. Mais il n'a pas cherché à en déceler les racines métaphysiques.

3. *Racine de ce nouveau bonheur*

3.1. *Structure métaphysique de la volonté*

L'aspiration humaine au bonheur est un fait de nature. Ce n'est pas par choix que l'homme tend au bonheur. Et c'est pourquoi il ne peut y avoir *d'impératif* au bonheur, puisque c'est une tendance naturelle: ne serait-il pas absurde de donner à quiconque l'injonction de respirer ou de faire battre son cœur? L'un des signes les plus évidents de ce fait métaphysique, c'est que si l'on posait à de nombreuses personnes la question: « Voulez-vous être heureux? », le cent pour cent des réponses seraient évidemment positives. Dans la chaîne des activités que chacun réalise, la série des raisons de l'entreprendre se termine toujours par l'affirmation: « Je le fais pour être heureux. »

Or ce désir de l'homme vers le bonheur est d'une autre espèce que celui de l'animal, car l'homme veut le bien *dans toute son ampleur*. Il est habité par un désir d'absolu. Pourquoi? parce que son désir est enraciné dans son intelligence, laquelle est capable de saisir la notion de bien dans son universalité, de saisir le bien *en tant que bien*, qui enveloppe tous les choix. Cette prérogative de l'intelligence, qui saisit universellement et en profondeur le bien comme tel, fait que le désir humain ne porte pas aveuglément sur *des* biens singuliers: si l'on aime quelque chose, c'est parce qu'elle porte la marque du bien.

Spontanément la volonté tend donc au bien dans toute son amplitude, non parce qu'elle le veut, mais par ce qu'elle est. Le bien dans toute son ampleur polarise l'élan fondamental de la volonté, lui donne son impulsion comme un aimant. Cependant, cette plénitude, à laquelle elle tend par nature, ne se trouve réalisée concrètement dans aucun des biens particuliers que la volonté rencontre. Aucune chose bonne n'est *le* bien.

C'est *cet écart* qui fonde la liberté. Les objets qui nous paraissent bons, du fait de leur finitude, présentent toujours une face qui les limite, un aspect par lequel l'intelligence peut les considérer comme non-désirables: au lieu de lire ces lignes, nous pouvons nous distraire à autre chose, pratiquer du sport ou s'adonner à un autre travail, toute activité qui nous apparaîtrait tout aussi bonne, relativisant ainsi l'intérêt de la présente lecture. En clair, aucun des biens ne s'impose à la volonté. À l'égard de ces biens particuliers, la volonté *se détermine* elle-même. Elle est *libre*, et peut toujours dire « non ».

3.2. *Le bonheur, le nihilisme et l'indifférence*

À la lumière de cette analyse métaphysique classique, on peut revenir aux « flash-mobs » du début et à l'euphorie du *fun*. Un problème *culturel* se pose aujourd'hui, lorsque la destination de la volonté au bien dans toute son ampleur est méconnue ou, pire, si elle est niée. Car, malgré toutes les idéologies et pressions possibles, cette destination au bien ne peut être complètement étouffée : elle ne peut être complètement reniée pour la bonne raison qu'elle est inscrite dans la nature de l'homme. Par conséquent, la destination de la volonté au bien se manifesterait encore et toujours, même si on la brime : seulement, elle s'exprimerait alors de manière détournée, en trouvant d'autres manières désordonnées pour faire entendre son aspiration la plus essentielle.

Quand ce sens naturel de l'esprit pour l'absolu est refoulé, qu'arrive-t-il ? Ne pouvant faire taire ce désir d'absolu, l'homme le détourne et le déverse sur une réalité qui n'est pas absolue, l'incurve sur un bien limité : croyant y trouver le port, l'homme navigue toujours en pleine mer sans s'en rendre compte. Or il finit par se lasser de se croire chaque fois arrivé, et de ne parvenir jamais. En fin de compte, la déception l'attend nécessairement. Parce que l'homme met tout son cœur dans tel bien fini, forcément inadéquat, il génère un sentiment d'insatisfaction.

À force de tout trouver hyper-important, tout devient insignifiant. Les choses se banalisent, et elles ne cessent de décevoir. Telle est l'origine du paradoxe du bonheur évoqué par Pascal Bruckner : l'ardent désir du bonheur, s'épanchant sur ce qui n'est pas son objet, finit par générer son contraire : la frustration, et peut-être le malheur.

L'une des stratégies pour sortir de l'impasse, consiste à s'y enfoncer davantage. D'où cette fuite en avant dans une *impression* intense censée remplir le désir insatiable de l'homme. C'est là une conséquence inattendue du nihilisme : « Dans l'interprétation nihiliste, l'existence n'est qu'une occasion pour éprouver des sensations et faire des expériences dans lesquelles le primat revient à l'éphémère⁷. »

Étant donné l'accélération du mouvement rapide vers le bonheur, à chaque instant, à chaque tour, le mouvement reçoit un nouveau coup d'accélérateur. L'euphorie *doit* devenir permanente. Le moindre vide se rend intolérable : on organise fébrilement ce vide, en colmatant la moindre brèche par une animation, une musique injectée à chaque petit temps mort d'une rencontre sportive.

7. JEAN-PAUL II, Encyclique *Fides et ratio*, 1998, n. 46.

3.3. *L'apport du christianisme comme fait culturel et le vide laissé par son retrait*

On objectera à juste titre que pareille absolutisation des moyens n'est pas nouvelle dans l'histoire, et que *l'hédonisme* n'est pas spécialement de notre époque; d'Épicure à Ronsard, on a toujours repéré des tendances hédonistes, et des relents d'absolutisation du plaisir. Le fait est indéniable, mais ce qui est nouveau, c'est l'ampleur du mouvement qui est en passe de devenir un fait culturel.

C'est qu'entre la pensée grecque et aujourd'hui, le christianisme a creusé de nouveaux désirs et que, lorsque son *influence culturelle se retire*⁸, il laisse le cœur plus vide que jamais. « Ce monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde », s'exclame tragiquement le Caligula d'Albert Camus⁹. Le christianisme en effet a inviscéré dans le cœur humain une inimaginable impulsion au bonheur. Au point qu'il a renversé l'idéal grec et naturaliste. Pour Aristote en effet, l'homme est l'artisan de sa destinée: il trouvera son bonheur dans une activité qu'il exerce de lui-même et pour lui-même: seule la vie d'étude l'accomplit, vie réservée d'ailleurs à une élite. Les théologiens corrigeront: la béatitude de l'autre vie, faite pour tous, est un *don de Dieu*: là-bas seulement l'homme trouvera son vrai bonheur et sa parfaite liberté, où il n'y aura plus de larmes ni de misère. Ici-bas, l'homme ne pourra jamais éviter l'invasion de la misère; ici-bas, le bonheur est imparfait, fût-il une participation à la béatitude. Le christianisme « brise l'aristocratie de l'intelligence auquel s'étaient complu les Grecs (...)»; la vieille bonne femme chrétienne en sait plus long sur Dieu que tous les philosophes ensemble. » « Ainsi se trouvent conciliées l'affirmation aristotélicienne d'un bonheur en cette vie et l'affirmation chrétienne de la misère de la vie terrestre: le bonheur de cette vie, dont traite Aristote, n'est pas un vain rêve, ce bonheur existe, mais c'est un bonheur imparfait qui ne détruit pas la misère et qui laisse le cœur de l'homme insatisfait¹⁰. »

Le christianisme a promis un bonheur si inouï, que notre tradition culturelle s'y est accoutumée; mais, disparaissant, il a ouvert une brèche qui s'est transformée en une béance: c'est ce qui explique que les compensations se feront plus « vives ». Le christianisme a si profondément labouré le cœur

8. Ce n'est pas l'Évangile qui se retire, ni son annonce, mais l'influence culturelle du christianisme qui est un fait de civilisation.

9. Albert CAMUS, *Caligula* I, IV

10. René-Antoine GAUTHIER, « Trois commentaires 'averroïstes' sur l'Éthique à Nicomaque », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* 22-23 (1947-1948), pp. 187-336, ici 253, 268.

humain en lui donnant son élan vers la *béatitude* que, lorsque *l'influence* sociale du christianisme se retire, nous cherchons dans les biens particuliers de quoi assouvir un désir d'infini, sollicité par le christianisme. L'irritation du cœur a laissé l'homme contemporain plus insatisfait que jamais (grâce aussi aux immenses progrès de la maîtrise techno-scientifique): un élan nouveau et plus puissant lui a été donné, mais la réponse a fini par lui échapper. Le désir du bonheur, depuis qu'il est le désir de la vision de Dieu vu face-à-face, a *creusé infiniment* le cœur humain, lui donnant d'espérer au-delà de toute attente humaine.

D'où un quatrième paradoxe qui vient se greffer sur les trois premiers: nous autres, héritiers de culture christianisée, nous voilà dépositaires d'un désir de bonheur fou, mais, désespérant de l'atteindre *par un Autre*, nous cherchons à l'assouvir par nos propres forces, en le cherchant là où il n'y a pas de solution.

C'est ce qui distingue la situation actuelle des anciens épicurismes gentils. Maintenant que la béatitude a été révélée, maintenant que l'aspiration est devenue infinie et rendue légitime par une vraie réponse, le fait de la recroqueviller sur les biens particuliers la déchire plus atrocement que jamais et induit un drame nouveau. C'est peut-être la raison de la sourde inquiétude du monde contemporain, résumée dans le mot déchirant d'André Breton: « Est-ce vous, Nadja? Est-il vrai que l'*au-delà*, tout l'*au-delà* soit dans cette vie¹¹? »

C'est là un mot pathétique, pensable seulement en une culture post-chrétienne.

Si cette analyse métaphysique est exacte, on interprétera certaines attitudes, telle l'euphorie du bonheur (certains parlent déjà aujourd'hui de la « tyrannie du bonheur »), comme des signaux indiquant que nous changeons de civilisation. Ce n'est pas à titre individuel et culpabilisant qu'il faut le comprendre, mais comme phénomène culturel qui nous enveloppe de toutes parts.

4. Conclusion

Les philosophes n'ont pas à donner de leçon: ils sont pris eux-mêmes dans le même tourbillon. Restent néanmoins quelques pistes praticables à indiquer.

11. André BRETON, *Nadja*, Paris 1964, p. 172. « Elle me dit son nom, celui qu'elle s'est choisi: 'Nadja, parce qu'en russe c'est le commencement du mot espérance, et parce que ce n'en est que le commencement' », p. 75.

4.1. Du zapping au temps long

On l'aura compris: la quête du bonheur a changé notre rapport à l'histoire et au *temps*, dans la mesure où la réalisation du bien-être, supposée immédiate et sans délai (la troisième thèse du début), a réduit l'horizon de l'action humaine au *temps court*, à la brièveté de l'instant compensée en vain par sa densité: l'intensité des moments éclatés est censée occuper l'horizon de la vie humaine. Le papillonnage n'est plus seulement une douce légèreté: il est devenu une structure de notre monde.

C'est le moment de lire la suite du passage déjà cité de l'Encyclique *Fides et ratio*: « Dans l'interprétation nihiliste, l'existence n'est qu'une occasion pour éprouver des sensations et faire des expériences dans lesquelles le primat revient à l'éphémère. Le nihilisme est à l'origine de la mentalité répandue selon laquelle on ne doit plus prendre d'engagement définitif, parce que tout est fugace et provisoire¹². »

D'où une première conclusion provisoire. Si le nihilisme a pour conséquence l'atomisation de moments instantanés, il serait indiqué, pour recouvrer la voie du bonheur, de retrouver l'amitié du *temps long*: un présent vivant plongeant ses racines dans le passé et s'offrant aux promesses de l'avenir, et à l'audace. C'est seulement si l'on renoue d'amitié avec le temps long, qu'il existe une histoire sans laquelle il n'est pas de culture créatrice; les exemples sont nombreux où vivre pleinement et sereinement la longueur du temps: le sport, avec sa fidélité à un club sportif, auquel, après des années de compétition, on peut revenir comme entraîneur, ou membre bénévole d'un comité; les études, forcément longues, avec leur fidélité indispensable à tout approfondissement, et à tout professionnalisme; la musique, vocale ou instrumentale, pour construire progressivement une œuvre qui dure.

En restituant à la volonté sa vocation première, s'exerçant dans le temps long, en se donnant sans retour, le cœur humain trouve le sens de la durée, condition du bonheur par-delà l'euphorie: « Le défi (...) est peut-être d'apprendre la persévérance, cette fidélité à long terme vis-à-vis de l'autre, face à sa propre fragilité et de son angoisse. Nos maisons de formation devraient être des écoles de fidélité où nous apprenons à persévérer, à rester dans le même endroit, même si nous connaissons l'échec, les malentendus, les crises relationnelles (...). Il faut défaire nos valises et les jeter¹³. »

Défaire nos valises et les jeter! Quel programme! Mieux que le zapping, voilà qui épanouit la personnalité dans le temps long et conduit à un surplus de bonheur.

12. JEAN-PAUL II, Encyclique *Fides et ratio*, 1998, n. 46.

13. Timothy RADCLIFFE, *Que votre joie soit parfaite*, Paris 2002, pp. 24-25.

4.2. *Des personnalités au lieu de vedettes*

Cette première conclusion en induit une seconde : c'est que le bonheur ne se construit pas sur l'opposition de l'ici-bas et de l'au-delà, et que notre société a moins besoin de vedettes que de personnalités. On l'avait déjà repéré il y a vingt ans : « (Le nouvel adversaire de la liberté) promet le bien-être dans l'insignifiance et l'absence de cette inquiétude et de ce risque qui font la noblesse de la liberté spirituelle. Dès lors, quelle riposte apporter à cet adversaire fuyant, qui ne s'avance jamais à visage découvert ? La réponse me paraît être celle-ci : ce qui importe avant tout c'est la présence d'authentiques personnalités, responsables, cohérentes dans la fidélité aux valeurs fondamentales dont vit la culture et, avec elle, la société. Ce qui importe, c'est le témoignage de véritables personnalités morales¹⁴. »

Notre génération des sixties n'a pas su répondre à ce défi : elle a été de toutes les aventures hasardeuses. C'est la nouvelle génération qui peut reconstituer le monde, grâce à des personnalités fortes : on en connaît partout, aussi dans le domaine des arts, de la musique, et de la politique.

4.3. *Pour une découverte de la joie partagée*

Ce qui préside aux mouvements de l'hyperfestivité et des « flash-mobs », c'est une forme exacerbée d'individualisme. « Sous les pavés, la plage¹⁵ » avait seriné Mai 68 : le seul but consistait à assouvir sans délai les désirs les plus fous, « pourvu qu'on les ressente. » Au-dessous de toute normativité (symbolisée par l'ordre policier de la bourgeoisie : les pavés), il fallait retrouver la fraîcheur de l'océan (la plage). Il y avait une double naïveté dans ce projet : d'abord, croire que l'assouvissement anarchique des désirs s'identifiait à la liberté ; imaginer ensuite qu'on pouvait y arriver tout seul.

La réponse à trouver sera double elle aussi. D'abord ne rien perdre de la fraîcheur ni de la légèreté des désirs les plus profonds, mais réentendre, dans le silence, les véritables aspirations qui habitent le cœur de l'homme : celles qui ne sont pas épidermiques. Puisque le désir du bonheur porte sur l'infini et le bien, ce n'est pas dans l'assouvissement des caprices que se joue le

14. Georges COTTIER, *Questions de la modernité*, Paris 1985, pp. 69-70.

15. L'évocation du quarantième anniversaire de Mai 68 sera vraisemblablement la dernière. J'ai simplement lu à des jeunes gens de vingt ans les slogans fleuris de Mai : tous les étudiants, sans exception, ont souri, parfois éclaté de rire, tellement ces mots d'ordre leur ont paru sots et dérisoires. « Ne dites plus : Monsieur le Professeur. Dites : Crève salope ! » ; « Élections, piège à cons ! » ; « Ne travaillez jamais, soyons cruels » ; « L'aboutissement de toute pensée, c'est le pavé dans ta gueule, CRS ! » Et l'ensemble des quelque cent slogans répertoriés sont du même acabit. Qui ne perçoit que ce temps est révolu ?

bonheur, mais dans la stabilité du désir de vérité et de beauté. Alors au lieu d'euphorie, on trouvera la joie¹⁶.

Il y a bien sûr la joie des études, des découvertes nouvelles. Mais je suis persuadé que l'art, par son côté concret, est susceptible d'indiquer aujourd'hui des chemins de joie. La musique par exemple, associe la légèreté avec le travail et la rigueur. La musique laisse entrevoir la joie, en particulier la musique vocale, qui met en valeur l'instrument le plus fragile qui soit : la voix humaine.

Cette fragilité des projets humains nous met sur la piste du deuxième critère : tout seul, je ne peux rien. Je ne serai jamais heureux à l'état isolé. La musique l'indique à nouveau : c'est en s'appuyant avec confiance sur l'autre que la voix peut devenir harmonie commune. Autrement dit, c'est avec les autres, et dans la confiance aux autres que l'individu pourra trouver lui-même les chemins du bonheur.

Une nouvelle fois, notre génération de 68 a connu les facilités dans l'acquisition individualiste des biens de consommation. La nouvelle génération peut donner à la vie le sens de la danse et de la musique, avec cette légèreté profonde qui entraîne dans le tourbillon de la joie partagée.

Alors les « flash-mobs » resteront ce qu'ils sont : un amusant divertissement. Et l'euphorie individuelle fera progressivement place à la joie d'un projet commun, fragile mais durable.

François-Xavier PUTALLAZ

16. Le plaisir n'est pas un but, mais il est bon, dans l'exacte mesure où il est le signe d'une juste proportion entre le désir et son objet : quand l'ouïe, tout investie d'intelligence intuitive, se trouve en harmonie avec une musique belle, il se dégage un arôme : le plaisir. Lorsque le plaisir est tout intérieur, donc plus stable et moins éphémère, on l'appelle la « joie ». Notre monde a besoin de joie, seule alternative possible à « l'euphorie perpétuelle ».